

ETC



Michel Schweizer

Michel Schweizer, *Fauves*, Théâtre National de Bordeaux Aquitaine, novembre 2010, Théâtre National de Chaillot, Paris, mars 2011, tournée en France et Europe, 2011

Didier Arnaudet

Number 93, June–July–August–September 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64072ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Arnaudet, D. (2011). Review of [Michel Schweizer / Michel Schweizer, *Fauves*, Théâtre National de Bordeaux Aquitaine, novembre 2010, Théâtre National de Chaillot, Paris, mars 2011, tournée en France et Europe, 2011]. *ETC*, (93), 55–56.



Michel Schweizer

Michel Schweizer, *Fauves*, Théâtre National de Bordeaux Aquitaine, novembre 2010, Théâtre National de Chaillot, Paris, mars 2011, tournée en France et Europe, 2011.

Chorégraphe, metteur en scène, comédien, Michel Schweizer développe depuis une quinzaine d'années un exercice de haute voltige qui convoque et interroge, dans un désordre organisé, la performance, la vidéo, la musique, le langage, la scène, le monde qui nous entoure et les registres les plus incongrus au service d'une pensée percutante, irrévérencieuse, mais aussi d'une étrange gravité. Il explore ainsi les formes les plus diverses et les plus troublantes de la création contemporaine, et cultive une indétermination qui produit un élargissement permanent de son champ d'investigation. Ceci ne tient pas simplement au fait que sa démarche se base sur les multiples ressources de la bifurcation et de la ramification. Sa particularité s'explique surtout par le caractère inclassable et singulier de ses propositions, par la virtuosité de leur écriture, par la personnalité étonnante d'un homme qui a la conviction que son activité se résume à créer de bonnes conditions d'existence et de proximité pour restaurer une notion « d'être ensemble » véritable. Ce que Michel Schweizer ne cesse de mettre en pratique, c'est le refus d'être à la place qu'on lui désigne. Pour lui, ne pas être à cette place, c'est être tout à fois vivant et vertical, à l'écoute et à côté, au centre et à la périphérie. C'est se donner la possibilité permanente du décrochage, du regard décalé, de l'écart qui, loin de faire manquer de présence, est la seule manière de rendre cette présence effective. Nous sommes conditionnés par la perspective d'une réussite, d'une épreuve à maîtriser, d'un programme à remplir. Règles, contraintes, exigences, normes, conditions : voilà qui justifie d'être à sa place. Michel Schweizer n'entre pas dans ce moule. Il ne redoute pas le ratage, et son exigence à lui, c'est de prendre le risque de ne pas se situer pour laisser à l'autre une place, un temps de respiration, un temps de pensée, et l'amener à s'interroger sur ses attentes, son désir.

Difficile donc de présenter cet artiste. Contentons-nous de ce qu'il veut bien nous dire : « Michel Schweizer n'est pas diplômé en biologie moléculaire. Ne cherche pas à "susurrer la danse à l'oreille". Ne l'a jamais étudiée à Berlin, Paris ou New York. Ne l'a pas pour autant découverte à l'âge de quatre ans. N'a toujours pas engagé de plan d'épargne logement. Ne refuse pas la rencontre. N'a pas eu la chance de rencontrer l'évidence de "la première fois". N'est pas signataire de la charte du 20 août. Ne saurait envisager son activité sans une profonde méfiance. Ne pourrait trouver d'autre mot pour définir ce qu'elle lui occasionne : du luxe. N'a toujours pas rencontré l'occasion de sourire de son prochain investissement : un costume Hugo Boss. Ni celle de réagir à sa paradoxale acclimatation au dehors. N'a pas relu tout Deleuze cet été. N'a pas la prétention de dire qu'il se trouve prétentieux. Ne travaille pas à "faire vibrer son sacrum". Ne suppose pas la production sans ce(lux) qui la génère(nt) et l'autorise(nt). N'a pas encore lu la vie sexuelle de Catherine M. Ne feuillette que très rarement *Les Échos* ou

La Tribune pour les pages publicitaires ou offres d'emploi. Convoque et organise des communautés provisoires. S'applique à en mesurer les degrés d'épuisement. Ordonne une partition au plus près du réel. Regrette de ne pas avoir pu faire des études d'architecture, d'éthologie, de sciences du langage ou de design. Se joue des limites et des enjeux relationnels qu'entretiennent l'art, le politique et l'économie. Porte un regard caustique sur la marchandisation de l'individu et du langage. Se pose en organisateur. S'entoure de prestataires "tendances", "confirmés" ou "déficitaires". Provoque la rencontre. Nous invite à partager une expérience dont le bénéfice dépendrait de notre seule capacité à accueillir l'autre, à lui accorder une place. Cela présupposant ceci : être capable de cultiver la perte plutôt que l'avoir. » En 1995, il crée *La Coma*, identifiée en 2003 comme centre de profit. Cette entité culturelle est destinée à couvrir la diversité des pratiques artistiques (créations, performances, workshops...) que Michel Schweizer s'applique à développer en direction des publics et en faveur d'une redéfinition de la notion de profit : « Faire qu'on puisse penser collectivement la nécessité d'un espace public où le temps passé serait le bénéfice d'une expérience culturelle, sociale et/ou artistique, suppose alors de penser toute action artistique comme une expérience sensible (sociale) et esthétique (artistique), capable de redynamiser du désir désintéressé chez chacun d'entre nous. » Pour ce faire, *La Coma* ne peut envisager son travail que dans une attitude de résistance politique à un climat social particulièrement asphyxiant. Michel Schweizer opère dans ses différentes créations un croisement naturel entre le théâtre, la danse, les arts plastiques et une certaine idée de l'entreprise. Sa pratique consiste à décaler les énoncés et à réinjecter une réalité sociétale ou humaine sur scène, en admettant avec pessimisme ce qu'on ne peut admettre : les institutions culturelles et les œuvres sont une affaire de « business ». Il évite soigneusement de travailler avec des professionnels de la sphère théâtrale ou chorégraphique et appelle ses interprètes des « prestataires de services ». *Kings* (2002) mélange différents médias et choisit de rassembler des créateurs d'horizons sociaux et artistiques très divers (un acteur, un boxeur, un danseur de hip-hop, une danseuse de claquettes). À mi-chemin entre art et économie, ce spectacle interroge la valeur marchande du corps, de l'identité et de l'intimité de l'individu. *Scan* (2004) invite prestataires et publics à partager une expérience dont le bénéfice dépendrait de notre seule capacité à accueillir l'autre. *Bleid* (2006) pointe le devenir animal de l'homme asservi aux logiques autodestructrices du marché et du capitalisme en donnant la parole au psychanalyste Jean-Pierre Lebrun et au philosophe Dany-Robert Dufour, entourés de cinq bergers malinois et leurs maîtres respectifs. *ôQueens* (2008) questionne la dimension spectaculaire du féminin à travers trois femmes aux attributs formatés par une pratique professionnelle de l'exhibition (une danseuse classique, une culturiste et une strip-teaseuse) et trois chiens de compagnie. *Fauves* (2010) est une sorte de comédie musicale constituée autour d'un groupe d'adolescents danseurs et chanteurs amateurs. L'enjeu est



Michel Schweizer, *Scan*, 2004.

ici « d'apporter un éclairage particulier sur comment ces corps heureux en devenir se bâtissent dans les turbulences des mutations culturelles que nous traversons. Comment ce temps de construction de soi se nourrit aujourd'hui de la question centrale du rapport au désir et au plaisir que ces jeunes entretiennent à travers leurs conduites sociales ». Michel Schweizer évacue la question de l'instrumentalisation par le propos tenu à ces adolescents : « Cette aventure n'est pas faite pour vous professionnaliser. Je vous prends à un endroit, je vous ramènerai au même. Mais vous allez traverser un espace particulier. Et il faudra regarder ça comme une belle expérience sensible. » Chez lui, cette volonté de réunir des individus étrangers autour d'une reconnaissance validée des ancrages sociaux et culturels répond à une profonde urgence de faire émerger des « mondes spécifiques » : « C'est à travers cette nécessaire rencontre avec l'Autre que je peux envisager une relecture parcellaire de notre monde commun. »

Il est indéniable qu'une démarche de ce type joue de l'indiscernabilité entre ce qui relèverait de l'art et ce qui appartiendrait au non-art. Michel Schweizer, loin de s'opposer aux formes de la culture populaire, aux territoires qui se définissent en dehors des cercles certifiés du savoir, compose plutôt avec eux, jusqu'à y trouver des relais susceptibles de fabriquer de nouvelles images, situations et figures. L'hétéroclite devient la condition d'un véritable échange, d'une approche éclatée qui désoriente par son exubérance, projette dans un nouvel imaginaire par la violence de la perte des repères. Le kaléidoscope est la figure privilégiée de cet engagement qui brise les catégories génériques, entremêle les expériences, refuse de se plier aux rituels des cadres assignés, provoque enfin avec humour et lucidité le heurt entre les représentations les plus éloignées. La mise en scène est d'autant plus affûtée, aiguë, qu'elle touche au plus vif d'une réalité grinçante, dérangeante. C'est dans cette matière vivante, qui « vit mieux dans les bordels que dans les musées » que s'ouvre une perception de trajectoires de vie et de pensée qui vont s'associer et se prolonger, accroître leur potentiel, traçant des contiguités que l'artiste accélère, avantage, raccourcit de manière brutale ou rallonge de manière vertigineuse.

Didier Arnaudet

Didier Arnaudet est critique d'art et collaborateur de la revue *artpress*, il est également auteur de nombreux catalogues et monographies. Commissaire d'exposition, il dirige la Biennale d'art contemporain, à Anglet. Écrivain, il a publié une dizaine d'ouvrages (poésie, anthologie, fiction).